

Département de Philosophie

Licence 2

Année 2011 – 2012



Patrick LANG

Formalisme moral et éthique existentielle

Pour une réévaluation du devoir vers une
éthique existentielle

Jean-Marie GUYAU

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction

Marie PONSAR

Sommaire

<u>I. INTRODUCTION À L'ÉTHIQUE DE J.-M. GUYAU</u>	<u>3</u>
A/ PRÉSENTATION : A PROPOS DE JEAN-MARIE GUYAU ET DE SON PROJET.....	3
A/ LA PHILOSOPHIE DE J.-M. GUYAU	4
• <i>LE DÉPASSEMENT DE LA MORALE KANTIENNE</i>	<i>4</i>
• <i>L'INSUFFISANCE DE LA MORALE ANGLAISE : UTILITARISME ET ÉVOLUTIONNISME</i>	<i>6</i>
<u>II. DE LA NATURE POUR SEULE LOI PHYSIQUE ET PSYCHIQUE : LA VIE EN TANT QUE PREMIER PRINCIPE DE LA MORALE.</u>	<u>7</u>
A/ COMMENT PENSER LE RÔLE DE LA NATURE ?.....	7
B/ COMMENT L'INTENSITÉ DE LA VIE PEUT-ELLE DEVENIR PREMIER PRINCIPE DE NOS ACTIONS ?	8
C/ DE LA PLUS LARGE EXPANSION DE LA VIE COMME MOTIF D'ALTRUISME	10
<u>III. LES ÉQUIVALENTS DU DEVOIR QUI EN DÉCOULENT : DE L'OBLIGATION À L'IMPULSION... 12</u>	
A/ LES TROIS PREMIERS ÉQUIVALENTS TIRÉS DE L'EXPÉRIENCE MÊME DE LA VIE.	12
• <i>PREMIER ÉQUIVALENT DU DEVOIR : JE PUIS, DONC JE DOIS</i>	<i>12</i>
• <i>SECOND ÉQUIVALENT DU DEVOIR : JE PENSE, DONC JE DOIS</i>	<i>13</i>
• <i>TROISIÈME ÉQUIVALENT DU DEVOIR : NOUS PENSONS, DONC NOUS DEVONS</i>	<i>13</i>
B/ QUATRIÈME ET CINQUIÈME ÉQUIVALENTS DU DEVOIR TIRÉS DE LA MÉTAPHYSIQUE.	13
• <i>L'AMOUR DU RISQUE PHYSIQUE.....</i>	<i>14</i>
• <i>L'AMOUR DU RISQUE MORAL</i>	<i>15</i>
<u>CONCLUSION</u>	<u>16</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE.....</u>	<u>16</u>

I. Introduction à l'éthique de J.-M. GUYAU

A/ Présentation : A propos de Jean-Marie GUYAU¹ et de son projet

Jean-Marie GUYAU est né à Laval en 1854. Sa mère, Augustine TUILERIE, écrit des ouvrages littéraires sous le pseudonyme de G. Bruno (elle sera l'auteur d'ouvrages sur l'éducation, notamment du *Tour de France de deux enfants*, manuel de lecture qui a connu un grand succès). Très tôt Jean-Marie GUYAU forme sa pensée, et s'intéresse aussi bien à la littérature qu'à la philosophie. Il fréquentera ainsi les œuvres de CORNEILLE, de RACINE, aussi bien que celles de PLATON, D'EPICTETE ou de KANT. Alfred FOUILLÉE, philosophe et beau-père de Jean-Marie GUYAU dont il sera très proche, l'initiera à la philosophie grecque, en commençant par PLATON. GUYAU traduit le *Manuel* d'Epictète dès l'âge de dix-sept ans. À dix-neuf ans, il est couronné par l'Académie des sciences morales et politiques pour son *Mémoire sur la morale utilitaire depuis Epicure jusqu'à l'Ecole anglaise*. L'année suivante, en 1874, il professe à l'âge de vingt ans son premier cours de philosophie au lycée Condorcet. Cependant, fatigué et malade, Jean-Marie GUYAU se voit bientôt contraint de quitter le corps professoral. Il séjourne alors à Pau puis à Biarritz, à Nice et enfin à Menton, où il terminera sa vie. Jean-Marie GUYAU meurt en effet en mars 1888, âgé de trente-trois ans.

Son œuvre, extrêmement dense par rapport à la durée de sa vie, regroupe aussi bien poèmes (*Vers d'un philosophe*, 1881) qu'essais philosophiques. Il réalise des ouvrages sociologiques à propos de l'éducation (*Education et hérédité* (1889) ou la *Première année de lecture courante*), et d'autres sur l'art (*L'art au point de vue sociologique*, 1889). *L'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1883) est son œuvre la plus célèbre et surtout la plus importante dans l'histoire des idées ; elle sera notamment lue et annotée par NIETZSCHE. Cette œuvre est définie par GUYAU lui-même comme un « essai pour déterminer la portée, l'étendue, et aussi les limites d'une morale exclusivement scientifique »². *L'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* est un ouvrage de la maturité. A ce stade de sa pensée, GUYAU a déjà fréquenté aussi bien la philosophie anglaise (*La morale anglaise contemporaine*, 1879) que le courant

¹ Cf. Alfred FOUILLÉE, *La morale, l'art et la religion d'après Guyau*, Alcan, 1913, parties VI à IX

² Jean-Marie GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Allia, 2008, « Préface de l'auteur »

évolutionniste et la morale formelle de KANT. Il va alors chercher à établir une nouvelle conception de la morale, aussi différente de la morale kantienne que de la morale utilitariste. Selon lui, la morale ne saurait être seulement devoir, impératif catégorique et transcendant, ni non plus seulement recherche du maximum de plaisir et du minimum de peine. Car comment un principe qui, par son caractère supranaturel, se situe au-delà de l'existence, pourrait-il régler une vie qui, pour ainsi dire, ne le concerne pas ? Le bonheur se trouve-t-il vraiment dans la simple recherche des moyens pour trouver le maximum de plaisir ? Par l'examen de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, nous apprendrons comment fonder une morale sur des principes différents de ceux de la morale jusqu'alors existante. Nous suivrons donc GUYAU sur le chemin singulier qu'il emprunte vers une morale dite anomique, examinant à la fois les apports et les limites d'une morale exclusivement scientifique. Il faudra alors réaliser avec l'auteur la progression de la pensée morale, en y ajoutant la notion d'hypothèse, qui transformera autant l'idée de sanction que celle d'obligation.

A/ La philosophie de GUYAU

Afin de comprendre l'optique dans laquelle se situe le projet de GUYAU, il est important de mentionner les morales qu'il se propose de dépasser. Nous commencerons donc par exposer les limites de la morale kantienne, la principale cible de l'*Esquisse* ; puis nous parlerons des morales utilitariste et évolutionniste, qui lui ont servi de base.

- ***Le dépassement de la morale kantienne***

Tout d'abord, le projet de l'*Esquisse* est un projet de dépassement de la morale ordinaire, sous-entendu la morale kantienne. La question à laquelle toute morale pourrait essayer de répondre est celle de l'accès au bien, en vue du bonheur. Mais comment atteindre ce bien ? A cette question, la morale kantienne répondrait : par la conformité à la loi que nous montre la droite raison, au devoir inconditionné, et par le rejet de toute inclination ou désir. D'emblée, la morale ordinaire sépare raison et désirs, la raison nous montre le souverain bien, alors que les inclinations nous tirent vers le bas en nous éloignant du bien, condition de notre réel bonheur. Dans l'espoir d'atteindre un jour la Sainteté³, il faudra que nous menions un combat intérieur contre nos inclinations, pour n'écouter que la loi dictée par la raison. L'impératif catégorique qui naît de notre

³ La Sainteté est l'idéal vers lequel doivent tendre toutes les volontés douées de raison, elle est modèle de conformité à la loi morale.

raison est fondamentalement séparé du sensible, il est inconditionné et inconditionnel, universel et entièrement *a priori*, il est antérieur à toute expérience et formel. Cependant, nous sommes en tant qu'hommes des êtres limités, marqués par le sensible et l'expérience. Nous devons donc combattre une partie de nous pour accéder à ce souverain bien que nous espérons atteindre, sans être jamais sûrs de pouvoir un jour ne serait-ce que l'effleurer.

Face à une telle morale, impossible de ne pas se demander comment une loi supranaturelle, exclusivement intelligible pourrait fournir les principes de la conduite humaine, autrement dit de son activité dans le monde sensible. Il semble que la séparation soit si radicale qu'il devienne étrange de penser l'influence de ces lois sur l'existence sensible. De plus, une morale comme celle-ci plonge l'existant dans une certaine souffrance, et un espoir qu'il sait peut-être vain.

Nous comprenons alors la volonté de GUYAU de réinscrire son projet éthique en dehors de cette morale dogmatique, et de relier l'arbre de la morale à ses racines : les faits. Voilà ce en quoi la morale de GUYAU sera dite positive : elle prend comme point de départ l'expérience, c'est une morale scientifique ; on ne part plus de présupposés ni de préjugés, mais de constats. La morale de GUYAU se pare alors d'une première originalité : les lois de la morale se confondent avec les lois profondes de la vie ; le devoir n'est plus autorité en soi et par soi mais tient son origine de la vie non seulement psychique (intellectuelle) mais aussi physique (sensible) de chacun. La loi de la morale n'est plus cette loi extérieure au sujet qui s'imposerait à lui par l'intermédiaire de sa volonté autonome, mais est désormais intérieure à ce sujet lui-même ; elle est impulsion naturelle de vie. Si GUYAU devait fournir un principe moral, ce serait le miroir du principe de la morale ordinaire : nous passons du « Je dois, donc je puis » au « Je puis, donc je dois ». L'individu trouve en lui une spontanéité naturelle, et non plus une loi transcendante. L'homme ne doit plus combattre ses inclinations naturelles mais les écouter, la vie étant naturellement instinct de plaisir mais aussi d'expansion, de générosité et donc d'altruisme. Nous avons donc un déplacement de l'impératif du supranaturel au naturel : par l'intensité de la vie, sentiment et action deviennent concomitants, et par le principe d'expansion de la vie, bien général et intérêt individuel sont harmonisés.

GUYAU ne rejettera pour autant pas la totalité de la morale kantienne et en retiendra, entre autres, la place accordée au sujet.

- *L'insuffisance de la morale anglaise : utilitarisme et évolutionnisme*

Dans l'*Esquisse*, GUYAU cite explicitement BENTHAM, figure emblématique de l'utilitarisme anglais du XIX^e siècle. La morale utilitariste veut que nous considérions les moyens les plus utiles en vue de notre fin : le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. L'utilitarisme trouve sa source dans l'hédonisme grec, qui recherche le maximum de plaisir pour le minimum de peine. La morale utilitariste a donc cela de commun avec la morale de GUYAU qu'elle admet l'importance des faits en se demandant quelle est la fin des actions accomplies. Cependant, ce type de morale présente une certaine forme d'insuffisance en ce qu'elle ne concerne que les actions volontaires et consciemment accomplies. Or, nous n'agissons pas uniquement consciemment et certains de nos actes sont accomplis par automatisme, réflexe, habitude. Il est donc nécessaire de ne pas considérer uniquement la fin de nos actes, mais également la manière dont ils sont accomplis, la cause qui les motive. La morale ayant pour premier principe la vie devra donc être en mesure de s'articuler aussi bien à la vie consciente qu'à la vie inconsciente de l'homme. Il est alors bon de noter que GUYAU n'exclura pas toute considération métaphysique dans sa morale, qui concerne le domaine du certain comme celui de l'incertain ; le passage entre réalité et idéal est possible, voire nécessaire. La métaphysique ne sera finalement pas entièrement absente de la morale aux bases scientifique élaborée par GUYAU, et nous verrons qu'elle pourra même y trouver un vrai rôle.

Par ailleurs, toute action prend sa valeur morale non seulement dans le plaisir individuel mais aussi dans l'association, qui relève du même mouvement vital. En cela, GUYAU dépasse non seulement KANT qui sépare radicalement inclinations et devoir, mais aussi l'utilitarisme et notamment John Stuart MILL qui postulait une harmonie préétablie entre bien général et intérêt individuel. Ici, la morale n'est plus un individualisme auto-normé mais une tension de tous vers la vie. La thèse de GUYAU s'approcherait alors d'une forme d'évolutionnisme, dans la mesure où chaque homme est mû par une impulsion de vie.

II. De la nature pour seule loi physique et psychique : la vie en tant que premier principe de la morale

A/ Comment penser le rôle de la nature ?

Si la visée première de toute morale est de conduire chaque être au bien qu'il cherche, nous sommes en droit de nous demander : comment une morale exclusivement fondée sur les faits particuliers peut-elle fournir les bases de la conduite humaine ?

A propos de cette question, nous pouvons distinguer dans la morale ordinaire trois types d'attitudes : l'optimisme face à la nature, le pessimisme, et enfin l'indifférence de la nature. Nous ne ferons qu'exposer les deux premières, et accorderons davantage de considération à la dernière, qui servira de base à la morale de GUYAU.

Pour commencer, la vision optimiste de la nature trouve dans celle-ci un bien absolu, en tant qu'elle est contrôlée par Dieu. GUYAU citera notamment LEIBNIZ, SPINOZA et ARISTOTE comme représentants de cette thèse. Ainsi, notre action entre dans le projet naturel voire divin, car nous tendons vers un but universel, un Souverain Bien. Mais, comme le fait remarquer GUYAU, un tel optimisme a un effet néfaste considérable sur la morale, car il conduit à une indifférence quant à la nature de l'action elle-même. En effet, si toutes les actions concourent vers un même but, alors même une action mauvaise, injuste, devient un bien ; la misère d'un homme en tant que condition d'existence de la richesse d'un autre devient un bien. Nous arrivons donc à une indifférence morale quant à la nature de nos actes, le bien universel justifiant tous les moyens.

La seconde attitude : le pessimisme, ne vaudra guère davantage pour l'élaboration de notre morale. En effet, le pessimiste, au même titre que l'hédoniste, va comparer la dose des plaisirs avec celle des peines. Cependant, le pessimiste conclura systématiquement par la prédominance des secondes sur les premiers, ceci entraînant un sentiment d'angoisse et d'intolérabilité. Mais ce que ne voit pas le pessimiste, c'est que plaisirs et douleurs sont des constructions mentales réalisées *a posteriori*, et non contenues dans l'action elle-même, c'est une illusion rétrospective, un « rêve dont nous

habillons la réalité »⁴. Si une telle vision existait vraiment, l'humanité n'aurait pu persister, c'est donc que « c'est une même raison qui rend l'existence possible et qui la rend désirable », et cette raison se trouve dans la vie elle-même.

Nous en arrivons alors à l'exposition du dernier type d'attitude mentionnée dans l'*Esquisse* : l'indifférence de la nature. C'est cet indifférentisme qui apparaîtra le plus valable pour la morale. En effet, la nature étant fondamentalement différente de l'homme, elle ne peut lui fournir les principes de sa conduite. C'est alors une erreur de donner à un homme pour ligne de conduite « conforme-toi à la nature », car l'une est sans bornes, alors que l'autre est limité. GUYAU utilise à ce propos une allégorie évocatrice : nous serions comme la digue, et la nature comme l'océan. Ainsi, nous observons les vagues se former au loin puis les voyons se briser sur la berge l'une après l'autre ; mais finalement, le mouvement de la mer est infini, et aussi loin que nous regardions, vagues et mouvements persistent. L'homme comme la digue croira contrôler et limiter ce mouvement, mais l'un comme l'autre sont en réalité incapables de regarder assez loin pour comprendre que ce mouvement renaît à l'infini, et qu'ils ne le stopperont jamais. L'océan donne et reprend la vie comme il l'entend, son équilibre est fait des désordres qui l'animent, et « nul d'entre nous ne saurait entraîner le monde, dont la tranquillité est faite de notre agitation »⁵. Il apparaît alors que le monde, la nature, en tant que forces actives en équilibre et mouvements permanents, ne sauraient dicter à l'homme une définition du bien et du mal, cette définition étant par elle-même limitative et donc contraire à l'essence de la nature. C'est l'homme, et lui seul, qui sera en mesure de définir le bien ou le mal inhérents à ses actes, la nature étant indifférente d'une part à la nature de ses actes, et d'autre part quant aux directions possibles de sa volonté.

B/ Comment l'intensité de la vie peut-elle devenir premier principe de nos actions ?

Nous entrons ici dans la genèse même de la morale de GUYAU. Dans sa démarche méthodique visant à montrer l'insuffisance des morales de son temps, GUYAU décide, comme nous l'avons dit, de partir des faits. Il s'agit, avant d'établir une morale sous une

⁴ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Introduction, II. « L'hypothèse pessimiste » p.33.

⁵ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Introduction, III. « L'hypothèse de l'indifférence de la nature » p.40.

conception métaphysique, de considérer premièrement jusqu'où peut aller une morale exclusivement positive, scientifique. Une telle morale devra nécessairement être entièrement individualiste : c'est la destinée de la société qui sera englobée par celle des individus, et non l'inverse⁶. On remarque alors avec GUYAU l'erreur des utilitaristes, et notamment de John Stuart MILL, qui a peut-être trop rapidement concilié utilitarisme et altruisme. Car comment l'utilitariste pourrait-il parvenir à faire passer en premier lieu le bien général, abstrait pour l'individu par rapport au sien propre, qu'il voit comme plus concret ? Il en va de même dans la situation inverse, et nous pouvons aussi nous demander si le plaisir de plusieurs personnes peut toujours et sans conditions primer sur la souffrance d'une seule personne. La morale a-t-elle le droit de faire ce genre de calculs ?

Ainsi, la morale positive ne concernera à sa genèse que l'individu en tant qu'agent. Et si le but naturel de ses actions n'est ni le bien de la société, ni le devoir ou le bonheur (ces deux concepts étant métaphysiques, et non contenus dans la nature même), quel est-il alors ? La fin qui motive l'action est également sa cause : elle est source d'un mouvement chez l'individu, qui entre alors en action. Ce but, cette cause : c'est la plus haute intensité de la vie. Dans cette perspective, nous pourrions rapprocher la démarche de GUYAU de la démarche spinoziste, dans la mesure où toute action est d'abord réalisée en vue de la conservation et de l'accroissement de la vie. Comme tout être vivant, l'homme a tendance naturellement à rechercher la persistance dans son existence. Parfois, son action s'accompagnera de plaisir, parfois non ; en cela l'hédonisme, bien que valide, s'avère insuffisant. A ce stade de la pensée, nous pouvons définir la morale scientifique :

« C'est la science qui a pour objet tous les moyens de conserver et d'accroître la vie, matérielle et intellectuelle. Les lois suprêmes de cette morale sont identiques aux lois les plus profondes de la vie même et, dans quelques-uns de ses thèmes les plus généraux, elle vaudra pour tous les êtres vivants »⁷.

L'idéal moral sera alors l'action, et le mal sera dans l'inertie. Le but de l'action morale est non plus le bonheur, mais la préservation et l'accroissement de la vie même.

⁶ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier, Chapitre premier, p.71.

⁷ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier, Chapitre Premier, p.75.

Or, la vie renfermant activité physique comme psychologique, actions conscientes comme inconscientes, la morale se devra de les englober. Mais comment la visée de l'accroissement de l'intensité de la vie, qui jusqu'alors semble essentiellement égoïste, pourra-t-elle franchir le pont de l'individu à autrui, au groupe, à la société ? Comment GUYAU fait-il évoluer sa morale positive pour qu'elle ne tombe pas dans un état de nature à caractère hobbesien, une guerre de chacun contre chacun ? En général, les moralistes résolvent la question en faisant appel à une loi foncièrement extérieure à l'individu et à la nature, autrement dit à une loi supranaturelle. C'est le cas des impératifs kantien, comme de la morale chrétienne. La solution de GUYAU sera différente, et il choisira plutôt de replacer le monde des intelligibles dans le monde de la vie. Instinct et moralité ne sont plus radicalement séparés, on parlera d'un instinct moral qui existe en l'homme au même titre que les autres instincts, et qui est avec eux en harmonie en vue du maintien de l'espèce. La moralité de GUYAU est alors inscrite au sein de la naturalité de l'homme, elle concerne l'existence dans sa temporalité même et par là elle n'est plus absolue. L'erreur de la morale kantienne est d'avoir construit une morale à caractère absolu ; mais la morale n'est pas absolue, elle est relative.

Voilà ce que nous allons voir dans la suite de notre raisonnement, en constatant que « la plus haute intensité de la vie a pour corrélatif nécessaire sa plus haute expansion »⁸. C'est bien par l'intensité de la vie que l'être est poussé à la fécondité physique comme intellectuelle, car plus l'individu acquiert de pouvoir d'agir, plus il est conduit naturellement vers la collectivité.

C/ De la plus large expansion de la vie comme motif d'altruisme

Par cette impulsion naturelle à l'accroissement de l'intensité de la vie, nous allons augmenter notre énergie et atteindre une sorte de surabondance de vie, qui demandera naturellement à être utilisée, exploitée. C'est donc parce que la vie se développe toujours que les individus accumulent un surplus de forces, et qu'elle en devient féconde.

Ceci est d'abord observable du point de vue physiologique, la puissance de fécondité trouve son acte dans la reproduction sexuée : l'intensité de la vie produit la génération et

⁸ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier, Chapitre II, p.81.

le regroupement des organismes, la formation de familles, de clans, de tribus, de sociétés. Au niveau de l'individu ensuite, la fécondité s'observe dans trois domaines. On verra alors apparaître la fécondité intellectuelle, où le fruit de la pensée est au penseur ce que l'enfant est à ses parents. La fécondité sera également effective au niveau de l'émotion et de la sensibilité : nous ne voulons plus être le seul à comprendre la vérité, à découvrir une chose belle, nous « ne sommes pas assez pour nous-mêmes ; nous avons plus de larmes qu'il n'en faut pour nos propres souffrances, plus de joies en réserve que n'en justifie notre bonheur. »⁹ Alors « il faut bien aller vers autrui, se multiplier soi-même par la communion des pensées et des sentiments ». Pour finir ce sera à la volonté d'être touchée par la fécondité naturelle, l'individu ne veut plus ni ne peut plus se suffire à lui-même, il va chercher à « produire, à imprimer la forme de [son] activité sur le monde »¹⁰, et ce par le travail. En effet, le travail est emploi de sa force de production, à la fois pour soi mais aussi pour autrui, car « le travail est le phénomène à la fois économique et moral où se concilient le mieux l'égoïsme et l'altruisme. Travailler c'est produire, et produire, c'est être à la fois utile à soi et aux autres »¹¹.

La fécondité morale est donc ce qui pousse l'existant, avide d'accroître l'intensité de sa propre vie, à générer, à aller vers les autres, à s'allier avec eux. L'obligation n'est pas radicalement rejetée, mais déplacée : elle n'est plus obligation extérieure, pour devenir intérieure. C'est la vie même qui oblige, qui pousse l'individu à agir. Le sentiment d'obligation n'est alors plus vécu comme bornant l'activité du sujet, mais comme une conséquence de son expansion. Il n'est plus séparé de lui pour devenir actualisation de sa puissance d'exister par la fécondité, dans le domaine tant intellectuel que sensible. On a donc un glissement considérable de l'impératif du « Je dois, donc je puis » au « Je puis, donc je dois ». On n'agit plus seulement parce que l'on doit agir, mais parce qu'on sent qu'on en a le pouvoir.

Pour agir moralement il faut agir en proportion de ses capacités, et de manière à ce que l'action soit le prolongement effectif de notre idée de l'action, présente dans la conscience. L'harmonie est ainsi établie entre conscience et action, à tel point qu'un

⁹ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier Chapitre II, 2° Fécondité de l'émotion et de la sensibilité, p.83.

¹⁰ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier Chapitre II, 3° Fécondité de la volonté, p.84.

¹¹ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier Chapitre II, 3° Fécondité de la volonté, p.84.

homme qui n'agirait pas conformément à ce que lui dicte sa conscience se vivrait comme incomplet. L'attitude de l'homme qui suit son sentiment moral est comparable à celle de l'artiste ou de l'artisan : l'un comme l'autre ne peuvent admettre de laisser l'une de leurs œuvres inachevée ; de même, l'homme qui n'a su suivre son instinct moral se verra assailli d'une sorte de remords moral, d'un dégoût face à l'existence d'une puissance non accomplie. Le plaisir et la contemplation font donc partie du projet moral, mais à une place toute singulière par rapport à celle que lui accordait l'hédonisme. Le plaisir accompagne parfois l'action, qui elle est première. La moralité se vit avant de se penser. Le sentiment moral est présent chez l'homme primitif autant que chez l'homme moderne, c'est à la fois un universel et un relatif : c'est un sentiment propre à chacun, mais vécu par tous.

Nous pouvons maintenant dégager de notre propos les équivalents du devoir donnés par GUYAU.

III. Les équivalents du devoir qui en découlent : de l'obligation à l'impulsion

Ces équivalents du devoir sont au nombre de cinq. Nous avons choisi de séparer leur exposition en deux parties, dans la mesure où les trois premiers découlent de la vie même. Les deux derniers sont d'un genre différent, et naissent de l'ajout de la spéculation métaphysique là où la morale positive trouve sa limite.

A/ Les trois premiers équivalents tirés de l'expérience même de la vie

- ***Premier équivalent du devoir : Je puis, donc je dois***

Ce premier équivalent du devoir correspond au sentiment de potentialité du sujet, il sent qu'il peut agir et il est nécessairement conduit à l'action. Le sentiment du pouvoir d'agir, comme une pression, pousse à l'action et crée le devoir d'agir. Ce premier moteur nous conduit à étendre la vie qui est en nous, tant en son intensité qu'en son expansion. Si l'homme a une multitude de devoirs, c'est parce qu'il sent en lui une multitude de potentialités, ce qui n'est pas le cas de l'animal, par exemple. Ce premier équivalent nous conduit par implication au second.

- **Second équivalent du devoir : Je pense, donc je dois**

Si l'activité par sa force crée un devoir d'agir, c'est aussi le cas de l'intelligence. Ici, GUYAU reprend la théorie d'Alfred FOUILLÉE à propos des idées-forces¹². Avoir l'idée de l'action implique commencer à agir. L'action est le prolongement de l'idée, elle est l'acte de la puissance. En ce sens donc, impossible d'avoir l'idée de l'action sans l'action ; les deux sont liées par la nécessité. L'être moral est alors celui qui se vit comme unité, qui agit comme il pense ; alors que l'immoralité sera dans l'homme dédoublé qui différencie ses facultés (principalement esprit et corps, pensée et action, intellect et sensibilité) en les limitant l'une par l'autre.

- **Troisième équivalent du devoir : Nous pensons, donc nous devons**

Ce troisième équivalent du devoir résulte de l'introduction de la fécondité dans la morale. Sur ce point, GUYAU adopte une position plutôt évolutionniste en affirmant que la sensibilité suit naturellement l'évolution. Nous sommes devenus naturellement plus sensibles aux plaisirs contenus dans les activités que nous accomplissons, et non plus seulement à leurs résultats extérieurs. Le penseur va se plaire autant, si ce n'est plus, à chercher la solution d'un problème qu'à la posséder. Cependant, le déplacement des plaisirs « supérieurs » dans l'intériorité n'écarte pas l'individu de la société. Car si nous sommes devenus des êtres sociaux, notre sensibilité est devenue par là sociale elle aussi. Par l'association, nos plaisirs sensibles comme intellectuels vont se trouver accrus. En effet, le partage d'activités plus nobles (activités esthétiques, raisonnement, pensée) comme d'activités basiques et égoïstes (manger ou boire) accroît la puissance de vivre. C'est parce que l'idée est commune à tous les êtres humains qu'elle devient « conscience universelle où sont réconciliées plus ou moins les consciences individuelles »¹³.

B/ Quatrième et cinquième équivalents du devoir tirés de la métaphysique

Avant de mentionner ces deux derniers équivalents, nous nous devons d'expliquer les raisons de leur naissance.

Nous avons tiré trois premiers équivalents du devoir de la morale scientifique, qui donnent à l'individu ce premier conseil : « Développe ta vie dans toutes les directions,

¹² Alfred FOUILLÉE, *La liberté et le déterminisme ; La critique des systèmes de morale contemporains*.

¹³ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Premier, Chapitre III, p.97.

sois un individu aussi riche que possible en énergie intensive et extensive ; pour cela, sois l'être le plus social et le plus sociable »¹⁴. Cette formule n'a rien d'un impératif catégorique, c'est un conseil hypothétique : conseil, car c'est à chaque individu qu'il appartient de l'appliquer ou non, et ce selon sa propre expérience et ses propres idées. L'expérience varie pour chacun, et tous n'ont pas une même idée face à une expérience similaire. Ce conseil pourrait alors expliquer quelque sacrifice ou altruisme partiels. Cependant, GUYAU nous fait remarquer son insuffisance dans le cas de sacrifice de soi ou de désintéressement total. C'est à ce stade que nous voyons naître les premières limites d'une morale exclusivement scientifique qui, bien que permettant de justifier les motivations d'une partie des actions humaines, ne les explique pas toutes. Tout homme doit se projeter dans le réel, se risquer dans l'action vers l'inconnu, et donc nécessairement formuler des hypothèses. L'homme est, comme le dit GUYAU, « ami de la spéculation », tant dans la sphère de la pensée que dans le domaine pratique. Il est ami du risque, et c'est de là que naissent les deux derniers équivalents du devoir, que nous pouvons appeler amour du risque physique et amour du risque moral.

- *L'amour du risque physique*

Comme certains animaux se plaisent à organiser des simulacres du danger, l'homme se plaît à risquer sa vie pour l'éprouver davantage : on risquera pour gagner. On aimera d'abord lutter contre des obstacles et des être animés : le médecin, le navigateur, le conquérant combattent objets visibles et invisibles (terres, montagnes, mer, maladies). Par la suite, ce goût du risque deviendra aussi intellectuel, et on aimera voir sa volonté sortir victorieuse d'une guerre contre les passions.

Alors, l'amour du risque ne se considère plus seulement en tant que risque de perdre, mais aussi et surtout comme plaisir de courir ses chances. Le danger affronté n'est pas « pure négation du moi et de la vie personnelle : c'est cette vie même portée jusqu'au sublime »¹⁵. Dans la prise de risque nous signons un contrat : nous choisissons la mort comme possible en espérant ne pas la trouver, et nous tentons la victoire en proportion de la valeur accordée à la vie et à l'action à accomplir. La vie n'est alors plus un objet de valeur incommensurable mais relative ; on peut préférer sacrifier des années de sa

¹⁴ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Deuxième, Chapitre Premier, I, p.121.

¹⁵ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Deuxième, Chapitre Premier, II, p.129.

vie pour un instant sublime « comme on peut préférer un seul vers à tout un poème »¹⁶, et ce sans être irrationnel.

- *L'amour du risque moral*

C'est sur ce point que nous pouvons observer toute l'originalité de la théorie morale de GUYAU, par rapport à la pensée naturaliste comme à la pensée idéaliste. Pour comprendre cela, il convient de définir clairement ce qu'est pour lui la métaphysique. Premièrement, elle est spéculation et repose sur des hypothèses ; par définition, elle est donc indémontrable. Impossible alors de demander à la métaphysique d'établir une loi absolue. Il y a une morale invariable : celle des faits (la vie est pour tous premier moteur) ; puis, pour la compléter là où elle ne suffit plus, intervient la morale variable et individuelle, la métaphysique. GUYAU rectifie alors l'erreur kantienne qui consistait à tirer de la métaphysique un règlement absolu pour l'action humaine, alors qu'elle ne peut trouver son utilité que dans une sphère bien délimitée. Le domaine de la métaphysique reste improductif pour l'individu dans le domaine pratique, il faut donc lui laisser son caractère hypothétique, sans lui demander de nous fournir une règle générale pour l'action.

Pour un même acte, deux agents pourront trouver deux causes différentes, mais qui seront aussi valables l'une que l'autre en tant qu'elles seront valables pour eux. L'impératif n'est plus catégorique mais hypothétique, rationnel et personnel, il n'en demeure pas moins valable. Finalement, la volonté n'est pas « autonome » comme le disait Kant, mais « anome », nous avoue GUYAU par un jeu sur les termes¹⁷. Alors que Kant accomplissait le progrès de dégager la volonté de causes extérieures pour ne la soumettre qu'à elle-même dans la donation de sa loi rationnelle, GUYAU va plus loin : pour être réellement libre, la volonté doit être libérée de toute contrainte. La véritable autonomie n'est pas dans l'accord avec une autorité universelle puisqu'elle doit « produire l'originalité universelle et non l'universelle uniformité »¹⁸.

¹⁶ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Deuxième, Chapitre Premier, II, p.134.

¹⁷ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Deuxième, Chapitre Deuxième, I, p. 142.

¹⁸ J.-M. GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Allia, 2008 ; Livre Deuxième, Chapitre Deuxième, I, p. 143.

Conclusion

Nous sommes en droit de nous demander si la morale kantienne ne se rapprocherait pas dangereusement d'une foi morale. On aurait foi en une loi supranaturelle comme on pourrait avoir foi en Dieu : on y croit faute de pouvoir l'approcher, on la craint comme on craint une sanction éventuelle, on s'efforce de la respecter pour obtenir son Salut. Finalement, la volonté n'est pas autonome, puisqu'elle dépend de cette loi qui l'effraie. L'individu est plongé dans une vie marquée par la souffrance, qu'il s'efforce de supporter dans l'espoir d'une récompense future. Il est projeté par-delà son existence, l'instant lui échappe, il se perd. La morale dogmatique est-elle somme-toute si morale ? Une telle existence est-elle supportable ? Nous aurions tendance à répondre par la négative, pensant que l'anomie serait plus propice à une morale de notre temps. En effet, la morale de GUYAU a eu le mérite de supprimer le dualisme radical tout en délimitant et en additionnant les rôles respectifs de la science et de la métaphysique en morale, pour fournir une précieuse éthique vitale.

Bibliographie

GUYAU Jean-Marie, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Edition originale Paris, Félix Alcan, 1884 ; Edition utilisée pour notre travail Paris, Allia, 2008.

FOUILLÉE Alfred, *La morale, l'art et la religion d'après Guyau*, Paris, Félix Alcan, 1906.

RIBA Jordi, *La morale anomique de Jean-Marie Guyau*, Paris, L'Harmattan, Collection « la philosophie en commun », 1999.